

COMPTE RENDU ATELIER QUAI DES LANGUES

avec l'association Causons, mercredi 21 octobre 2020, 18h-20h

Maison la Chapelle du Secours catholique, 126 rue d'Aubervilliers Paris 19^e

par Margot Nguyen Béraud, traductrice de l'espagnol et animatrice d'atelier

Dans le cadre du programme Quai des langues piloté par ATLAS, j'ai animé un premier atelier de traduction avec **Causons**, association qui vise à l'intégration des primo-arrivants en France par l'insertion professionnelle *via* l'interculturel, en proposant notamment des cours de langues dispensés par les primo-arrivants eux-mêmes, à raison d'une séance par semaine, destinés à des Parisiens souhaitant apprendre des langues étrangères (cette année : arabe, persan, espagnol, pachtoune, etc.). L'association Causons ne possédant pas de locaux fixes, nous avons bénéficié de la **Maison la Chapelle du Secours catholique** rue d'Aubervilliers, comme c'est parfois le cas pour d'autres actions organisées par Causons.

Le groupe de participants était constitué d'**une dizaine d'adultes entre trente et soixante ans environ, de nationalités différentes** : un Algérien, deux Iraniens, deux Afghans, un Syrien, un Géorgien, une Russe, un Cubain ; ainsi qu'une bénévole de l'association (chargée de la formation pédagogique des enseignants) et la coordinatrice de Causons.

Le support textuel choisi pour cet atelier à destination de primo-arrivants possédant un niveau de français plutôt avancé (de A2 à C1) a été **un poème de Guillaume Apollinaire intitulé « Clotilde »**, publié dans le recueil *Alcools* (1913). Le choix de ce poème me permettait d'aborder les notions de rimes simples, de musicalité, d'écriture poétique et d'interprétation libre, chères à la traduction littéraire. Composé de trois strophes, la brièveté du poème permettait en deux heures d'essayer de parvenir à **une traduction complète, même si imparfaite** (le couvre-feu à Paris dû à la situation sanitaire actuelle a malheureusement écourté cette séance, qui a duré deux heures au lieu des trois prévues à l'origine ; de 18h à 20h).

L'atelier s'est déroulé en quatre temps : d'abord une brève présentation de l'animatrice et de son travail de traduction littéraire, une introduction concrète au métier de traducteur, qui traduit en règle générale *vers* sa langue maternelle, et non l'inverse, ainsi que les objectifs de l'atelier : *essayer* de traduire, voir et constater les résistances de sa propre langue ainsi que les trouvailles que chacune permet. A suivi un rapide tour de table durant lequel les participants étaient invités à dire quelle était leur langue maternelle, leur pays d'origine et éventuellement leur profession. Comme prévu grâce au tableau fourni en amont de l'atelier par l'association Causons, il a été confirmé que le groupe était en présence de **plusieurs locuteurs d'une même langue** (russe pour une Russe et un Géorgien ; persan pour deux Iraniens ; arabe pour un Algérien et un Syrien). J'ai donc annoncé que cette particularité du groupe serait une richesse pour la deuxième partie de l'atelier, que nous consacrerions à la comparaison de plusieurs traductions de ce poème d'Apollinaire dans une même langue. Puis

j'ai procédé à la lecture à voix haute du poème « Clotilde » en insistant sur la nécessité de l'écoute des sonorités, car nous allions traduire notamment la musicalité du texte. Le poème était par ailleurs écrit au tableau derrière moi, et chaque participant s'est également vu distribuer une page imprimée avec ledit poème, pour plus de proximité physique avec le texte. Le groupe a ensuite entamé une conversation collective au sujet de la compréhension du poème, des ressentis et interrogations de chacun, des mots et tournures inconnues, plus ou moins complexes, des images créées, ce qui nous a permis d'aborder la notion **d'interprétation en littérature** : point de départ de toute traduction. J'ai veillé à leur faire part de certains de mes réflexes de traductrice professionnelle qui pouvaient les aider pour la suite : se souvenir de la première impression que l'on a d'un texte, ce qu'il a provoqué en soi, ce que l'on a compris ou au contraire ce qui nous résiste, afin de leur donner immédiatement des outils de réflexion concrets. La présence des deux membres de l'association s'est avérée précieuse car, connaissant personnellement les participants, leur niveau de langue et de compréhension du français, elles se sont permis d'intervenir plusieurs fois afin de me demander de préciser certaines choses : expliquer plus en détails la notion de rime, par exemple, ou encore la notion de « contrainte » qui en traduction se révèle souvent très intéressante (en l'occurrence la contrainte de la rime, dont d'ailleurs tout traducteur pouvait ou non s'affranchir). Lors d'**une discussion collective riche**, chacun a été invité à s'exprimer sur le poème en tant que tel : me plaît-il ? Que vois-je comme images ? Quelles sont ces « déités » évoquées ? Que signifie cette tournure littéraire d'inversion sujet-verbe ? Que veut dire la mélancolie ? À quoi ressemblent ces fleurs citées (« anémone » et « ancolie », je leur ai d'ailleurs ensuite montré des photos des fleurs en question afin qu'ils puissent trouver un équivalent plus tard dans leur langue, au moment de traduire) ? Est-ce un poème désespéré, ou au contraire très combattif sur l'amour ? Ce jardin, est-il apaisant ou est-ce au contraire un cimetière ? Malgré la timidité de certains participants et des niveaux de langues finalement assez disparates, je crois que **chacun a pu s'exprimer sur tel ou tel point**. Après une bonne vingtaine de minutes d'échanges, j'ai proposé que chacun prenne le temps de traduire le poème dans sa langue, individuellement et en silence, afin de pouvoir se concentrer, en précisant néanmoins que j'étais disponible pour toute question et que chacun pouvait s'exprimer durant ce laps de temps. Le groupe était très concentré et a joué le jeu de l'exercice. Après une dizaine de minutes, je me suis néanmoins aperçue que deux participants n'y arrivaient pas bien : la feuille restait blanche. Je me suis donc rapprochée d'eux pour leur demander comment cela se passait. Il s'agissait de deux personnes dont le niveau de français était un peu inférieur à celui des autres et qui butaient sur des problèmes de compréhension. J'ai tâché de leur proposer une version « simplifiée » de la première strophe du poème (en rétablissant la structure sujet-verbe-complément, plus facile à comprendre, et quelques signes de ponctuation) afin qu'ils puissent se concentrer exclusivement sur la traduction du sens. Cela a aidé l'un de ces deux participants, qui a fini par produire une traduction, mais le second n'a hélas pas semblé y parvenir. Nous avons néanmoins échangé sur la poésie en général, et ses difficultés, et le participant a pu me parler d'un poète afghan en pachoune qu'il estimait beaucoup. Il serait intéressant, en prévision de prochains ateliers, d'anticiper **une sorte de plan B** (en rapport avec le texte ou le thème choisi) afin de *raccrocher* les éventuels participants imperméables à l'exercice, pour ne pas risquer de mettre quiconque en situation d'échec ou d'incapacité.

Tous les autres participants ont proposé, à la fin de cette demi-heure de traduction en « quasi-solitaire », **une lecture de leur texte** (qu'ils aient eu ou non eu le temps d'aller jusqu'au bout) : nous avons ainsi entendu deux versions russes très différentes du poème d'Apollinaire, dont **chaque locuteur a expliqué ses choix et difficultés au reste du groupe**. Ce fut également le cas des deux versions en arabe algérien et syrien. J'ai eu d'ailleurs le plaisir d'entendre naturellement les deux participants arabophones amorcer une conversation sur les notions de « traduction littérale » et de « prise de liberté ». L'un des participants a à cette occasion pu nous expliquer rapidement le système arabe de « duel » (pluriel double n'existant pas en français). Ont suivi deux versions en persan et une version en espagnol. Ce qui nous a permis de constater collectivement que la version espagnole *semblait* plus proche de la française, là où le persan était obligé de s'éloigner de sa syntaxe. Le moment de lecture à voix haute m'a permis de souligner qu'en traduction, la phase de lecture à voix haute s'avère souvent nécessaire pour se rendre compte de ce qui marche et ce qui ne marche pas : le participant géorgien venant d'en faire l'expérience très concrète !

Le temps nous ayant manqué (chacun devant se hâter de rentrer chez soi avant 21h), je n'ai hélas pas eu le temps d'enregistrer la voix des volontaires lisant leur traduction (au moyen d'un micro prêté par la bénévoles de l'association) mais chacun a été invité à nous envoyer sa lecture enregistrée, comme une trace orale de cet atelier riche où l'on aura entendu Guillaume Apollinaire en cinq langues différentes.

Lors des brefs échanges informels à la fin de l'atelier, l'un des participants, professeur de philosophie en Syrie, a exprimé son désir d'un nouvel atelier de traduction, mais philosophique cette fois !